

Impressions du Pays de Bergame II

Il pleut ! Ce qui n'a rien d'étonnant en ces mois de juillet et d'août tout particulièrement arrosés. D'où, chose assez étonnante pour cette saison, l'importance des rivières et des ruisseaux, certains d'ordinaire à sec, alors qu'ils donnent au contraire de belles eaux dévalant des vallons encaissés, perdus sur ces coteaux boisés du nord sans construction aucune, si ce n'est, de temps à autre, une écurie. Ceci est le témoignage d'un temps ancien où ces zones, et même qu'elles se révélaient à peine praticables vu la déclivité de la pente, étaient nues et fauchées en permanence, tout au moins pour la litière du bétail.

Hier il était allé courir sur le petit chemin qui descend contre ces mêmes coteaux, puis passe sous les champs du hameau pour retrouver plus loin la route d'accès, faisant ainsi de ce parcours une boucle complète. Il avait retrouvé les pierres des endroits les plus raides, la terre et les feuilles morte des espaces plats. On voyait par endroit, demeuré énorme et vaillant, un énorme fayard, à moins que ce ne fût une autre espèce, un arbre que l'on avait oublié de couper dans le temps et qui depuis lors, n'avait pas cessé de pousser tandis que dans l'ensemble la forêt elle aussi avait cru, recouvrant ces collines comme une écume verte qui encercle de plus en plus les points habités. Ceux-ci, à distance, semblent disparaître dans cette marée feuillue. Les zones en champs sont heureusement encore exploitées, juste quelques prairies sont à l'abandon, pour des raisons diverses, dont certaines tiennent à des bringues de famille qui n'en finissent pas. Ici on a le caractère rude, la rancune tenace et le pardon difficile. Un rien, un brin d'herbe que vous auriez fauché sur le voisin, un caillou déplacé, et vous avez une histoire pour des décennies, tout cela vous rapetissant alors que sur l'ensemble de ce pays plane pourtant une culture ancienne étonnante où l'art occupe une place fondamentale.

On sentait l'odeur profonde de la forêt, celle des cyclamens, de la mousse. C'était un plaisir de courir et même que l'on en avait quelque peu perdu l'habitude, et que les côtes se gravissaient à la vitesse de l'escargot, avec cette belle impression que l'on possédait tantôt reléguée aux oubliettes, remplacée par la certitude que l'on avait pris un joli coup de vieux et qu'il était temps de reprendre pied avec une activité sportive que l'on avait menée de manière beaucoup trop sporadique jusque là, au gré des envies et des disponibilités, et non selon une discipline de fer. La chienne nous précédait. Qui se retournait de temps à autre pour voir si on la suivait. Aux embranchements, alors qu'elle était partie sur le chemin qui lui semblait le plus juste, il fallait la rappeler pour l'orienter dans la bonne direction. Elle était de bon commandement, amicale au possible, toujours prête, alors que vous la rencontriez près des maisons, à vous lécher la main et à se tenir debout contre l'une ou l'autre de vos jambes. Elle quémandait sans cesse des caresses, comme si elle en avait été frustrée autrefois, alors qu'elle était plus jeune et qu'elle n'avait pas encore été reprise par sa famille d'accueil d'aujourd'hui. On se souvenait de sa méfiance profonde envers

vous alors qu'elle vous voyait pour la première fois. Et même, à chacun de vos passages, elle grognait et aboyait, vous considérant l'ennemi que l'on craint, alors qu'aujourd'hui, elle vous suivait partout si vous le lui demandiez, chose qu'elle faisait avec plaisir, trouvant là un dérivatif agréable à sa vie par trop monotone près des maisons. Une histoire de chien quoi. Et un chien auquel on tenait tant, il venait quémander des bouts de viande ou de fromage à chaque repas, que l'on passait désormais, avec son amitié pour cette bête aux yeux si doux, pour un être presque sénile. Rien qu'une amitié profonde, de laquelle pourtant la notion de nourriture n'était pas absente.

Il courrait donc sur ces petites sentes. Et là où il pouvait rejoindre l'ancien chemin muletier, il pouvait regretter amèrement que les autorités n'aient rien trouvé de mieux, pour passer les tuyaux d'une épuration des petits hameaux supérieurs, que de le défoncer et de le laisser en l'état. Le syndic sortant, balayé par les électeurs lors de la dernière élection, en vue d'une nouvelle législature qu'il croyait encore possible, avait sorti une brochure luxueuse où il faisait le bilan des réalisations effectuées sous sa bonne conduite. Un constat honorable certes, mais d'où les failles n'étaient pas absentes. Ainsi en était-il de ce massacre du patrimoine local, tandis que ce même homme se glorifiait d'avoir fait beaucoup au contraire pour celui-ci. On croyait rêver. Certes, par rapport aux temps plus anciens où le terme de patrimoine était résolument inconnu et où l'on massacrait à loisir tout et n'importe quoi, on avait fait des progrès, et ceux-ci même pouvaient être considérés comme énormes en regard du laisser aller ancestral, néanmoins la réaction contre ce laxisme déprimant n'avait pas été suffisante pour remettre sur le droit chemin cette population trop peu respectueuse de son propre passé.

Ces chemins muletiers, qui couraient autrefois sur des centaines de kilomètres dans la région, ainsi avaient disparu les uns après les autres. Ravagés par des travaux inconsidérés, emportés par les orages et non reconstruits, oubliés dans quelque zone qui était devenue forêt. Autrefois des équipes de pionniers ou de cantonniers étaient chargées de les réparer au fur et à mesure de l'usure ou des dégradations dues aux intempéries. Désormais on ne les considérait plus, devenus souvent par endroits de vrais canaux de torrents de montagnes qui les ravageaient plus encore. Et il n'y avait pas lieu de croire que l'on inverserait la tendance. Aussi disparaîtraient-ils tous, sauf en ces lieux historiques où on les entretient à titre de témoignage. Mais quelle proportion pour ces quelques rares segments encore en place, un dixième, moins encore, un centième ?

Il en était de même des vieux murs, quoique à un degré moindre. Ils croulaient par place et jamais l'on ne les remontait. Un tas empiétant sur un petit chemin, témoignait d'une trouée dans la construction. Ils couraient sur des distances plus grandes encore que les chemins. Ils avaient conquis les pentes presque les plus abruptes. C'est qu'il fallait de la surface à ce pays où la population s'était multipliée à un point tel que les familles, trop nombreuses, expédiaient leur surplus vers les pays étrangers, chose que l'on a déjà maintes

fois signalée. Ainsi partaient-ils en masse vers la France, vers la Suisse, ou plus loin, vers l'Amérique ou l'Argentine, pays où ces gens-là parfois constituaient une partie importante de la population.

Une surface conquise de haute lutte. Dieu que l'on en avait entassé, de ces cailloux. Et alors on savait le faire. Ces murailles étaient certes utilitaires, faites pour durer des siècles, mais belles aussi. Elles constituaient l'un des éléments les plus fascinant de ce paysage travaillé par l'homme. Hélas, en même temps quelque part ravagé. Puisque que désormais les forêts n'étaient plus que des lambeaux insignifiants, couvrant les zones vraiment les plus difficiles où la culture et même la pâture ne pouvait pas être pratiquée. Ailleurs, rares étaient les arbres. Et de cette manière, sur les anciennes photos que l'on pouvait voir dans les ouvrages consacré à cette région, on pouvait constater cette nudité désolante. Le noir et blanc certes accentuait l'effet de dévastation, néanmoins il était réel. Et cette absence de forêt, tandis qu'autrefois elle recouvrait toutes ces collines jusqu'aux plus hautes cimes qui ne dépassent guère 1800 mètres dans cette région, avait elle aussi créé une sorte de chômage partiel. Puisque les bûcherons, les charbonniers, toutes gens qui vivaient de la forêt, n'avaient désormais plus rien à se mettre sous la dent. Alors, voilà, on était aussi parti à cause de cela. On avait quitté son petit hameau, on avait émigré vers des pays où la forêt mieux qu'ici, pour des raisons diverses où la sagesse de l'homme ne semble intervenir que très peu, avait été conservée.

Bûcherons, muretiers, ils avaient poursuivi là-bas des professions ancestrales en lesquelles ils avaient pu donner le meilleur d'eux-mêmes, gagne-pain lointain dont une partie des gains avait pu, dans un premier temps, retourner au pays. C'était là un apport indispensable pour ces familles restées aux lieux d'origine qui comptaient désormais tout autant sur ces revenus presque tombés du ciel que sur les gains locaux qui restaient faibles, ceux-ci justes bons pour ne pas crever de faim.

Mais on s'éloigne de notre chemin où, vu la pente, nos pas se sont encore raccourcis. Les derniers orages ont emporté la terre de surface, créé des rigoles, une eau puissante qui dévalait donc les collines et qui pour finir retrouvait les torrents ordinaires qui eux-mêmes, dans le fond de la vallée, allaient rejoindre la rivière qui avait longtemps charrié des eaux boueuses, brunes chocolat elles aussi, pour rouler ensemble là où sont les ponts multiples et s'y fondre enfin dans le grand fleuve drainant la vallée principale, énorme comme un petit pays, là où fleurissent de belles églises et où l'art conservé prouvait ces autrefois plus riches où les transports offraient des revenus considérables. Mais c'étaient là des époques depuis longtemps oubliées, que seule la connaissance de l'histoire, et une plongée dans les livres, permettait de retrouver. Heureusement, ce passé glorieux constituait désormais un atout touristique que l'on exploitait au maximum. Le prouvaient les panneaux explicatifs fleurissant désormais un peu partout et vous renseignant à souhait sur cette aspect si important de l'histoire locale.



L'une des dix à douze maisons qui constituent ce petit hameau.



Un angle au carrefour de deux chemins. Sera-t-il encore là dans cent ans ?



Des murs construits avec soin dont la solidité est néanmoins souvent mise à mal par le temps qui passe en même temps que par la végétation qui les colonise. La forêt est l'ennemie mortelle de ce type de construction.



Des pierres au bord du chemin muletier rappellent par endroits d'anciennes tragédies. Ici était mort untel, d'une crise cardiaque ou d'une manière quelconque. Que faisait-il alors, où allait-il, et même qui était-il ? Les vieux du coin le savent-ils encore eux-mêmes ?



Ils sont ainsi dans le pays. Ils restaurent d'une manière assez attentive une petite écurie, et puis ils lui mettent une porte de fer, prouvant de manière ostentatoire qu'ici l'on ne pénètre plus ! Ils adorent les portes de fer et les vieilles baignoires quand il s'agit d'avoir un âne en pension !



Des maisons devant lesquelles on ne passe jamais. Les chiens y sont encore plus féroces que les propriétaires !



Le petit hameau que l'on retrouve au terme de sa course.



A proximité, l'un des rares éleveurs de l'endroit donne un coup de main à un collègue en lui bottelant son foin. On a trouvé un jour où par miracle il ne pleuvait pas !



C'est l'un des rares endroits aussi où cette opération est possible. Les pentes les plus raides dominent l'ensemble de ce petit territoire. C'est une agriculture de montagne autant que de survie.



En arrière-fond, une zone préalpine où vous ne pourriez rencontrer que des amateurs de montagne, partis le matin sac au dos.



La chienne au regard si doux et si triste attend que vous lui fassiez signe de vous suivre sur quelque petit chemin de la région.